UN CATÉCHISME ÉTYMOLOGIQUE

Sous le titre fort alléchant *Aus der Werkstatt des Etymologen*, M. Spitzer vient de publier (dans la nouvelle revue de philologie, *Jahrbuch für Philologie*, I, pp. 129-159, de MM. V. Klemperer et E. Lerch) un article, qui me semble avoir une importance considérable, et par la question discutée et par la manière dont l'auteur la traite. M. Spitzer était tout indiqué pour écrire une étude de cette nature. Son activité linguistique, si riche et si variée, surtout dans le domaine de l'étymologie romane, lui donne le droit de se prononcer sur les principes de cette discipline, la plus difficile de toutes, parce qu'elle résume toutes les autres. En même temps, il a un sens très fin et très développé des faits du langage, qualité que lui reconnaissent volontiers ceux mêmes qui ne sont pas toujours de son avis. En se fondant sur sa propre expérience et aussi, mais moins, sur celle d'autres linguistes, M. Spitzer essaie de dégager quelques considérations générales, nous pourrions dire quelques « règles » qu'on doit respecter, si l'on veut réussir dans une entreprise étymologique. Il s'agit avant tout des « signes pratiques » qui nous montrent comment on trouve une étymologie. Il est superflu d'avertir ceux qui connaissent notre auteur que M. Spitzer ne songe guère à imposer des « lois » aux étymologistes. Il est le premier à comprendre que, dans ce champ de recherches plus que partout ailleurs, le côté personnel, l'intuition du savant sont presque toujours décisifs. C'est pour cela qu'il dit avec modestie et avec esprit à la fois qu'il a commis au cours de son activité d'étymologiste toutes les erreurs sur lesquelles il attire l'attention des autres. Dans les pages qui suivent, je tâcherai d'exposer et de discuter, quand cela me semblera utile, les résultats auxquels aboutit l'étude de M. Spitzer.

Le premier conseil est celui-ci : Ne cherchez pas les étymologies, mais trouvez-les. On ne peut qu'applaudir à ce principe qui est clair

BDD-A17906 © 1925 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:21 UTC)

comme le jour et cependant n'est pas toujours respecté. Dans cette règle je vois une condamnation implicite des dictionnaires étymologiques : l'auteur d'un ouvrage de ce genre est obligé de donner une explication quelconque à chaque mot ; par conséquent, il cherche, il **doit** chercher les étymologies. Cela nous explique pourquoi les dictionnaires étymologiques sont en bonne partie vieillis dès leur apparition, et pourquoi beaucoup de leurs étymologies sont forcément fausses. Faudrait-il alors y renoncer ? Pas du tout. Chaque linguiste sait combien ils sont nécessaires, et, tout en critiquant tel ou tel *Etymologicum*, on y recourt à tout instant. La conclusion est autre. Un dictionnaire étymologique ne peut être réalisé qu'après de nombreux travaux de détail sur l'origine des mots d'une langue déterminée : c'est une œuvre qu'on devrait faire le plus tard possible. En second lieu, il ne peut être mené à bonne fin que par un linguiste consommé. Il demande par conséquent une longue expérience collective et personnelle. M. Spitzer a donc raison de parler en faveur des notes étymologiques qui, par leur forme, correspondent si bien au hasard de la découverte d'une étymologie, et qui abondent dans les revues de philologie. Il reconnaît naturellement que les critiques dirigées contre ces petits articles sont en général justes, surtout si l'on pense aux travaux qui, comme ceux de MM. Schuchardt et Jud, embrassent dans toute sa complexité l'histoire d'un mot. Mais il ne faut pas renoncer à l'explication d'un vocable obscur seulement parce qu'on ne peut pas résoudre tous les problèmes posés par son étymologie. Les notes étymologiques forment toujours la base des études de synthèse et des dictionnaires étymologiques.

Si les étymologies ne peuvent être que trouvées, il faut néanmoins que le linguiste s'y prépare, afin d'aboutir à une connaissance parfaite non seulement de la langue, mais aussi des choses désignées par les mots. M. Spitzer pense à la méthode « Wörter und Sachen » de MM. Schuchardt et Meringer, qui s'est montrée si féconde dans son application pratique. Il va sans dire que cette condition ne peut être remplie avec succès que dans l'étude des langues vivantes : en demeurant plus ou moins longtemps dans le pays même, comme l'a fait par exemple M. Max Leopold Wagner pour le sarde et pour l'espagnol, on arrive à se familiariser avec la langue et la civilisation d'un peuple. Cette exigence n'est pas faite pour plaire aux partisans de l'historisme exagéré, qui continuent à s'intéresser exclusi-

*

BDD-A17906 © 1925 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:21 UTC)

vement aux faits linguistiques d'une certaine ancienneté. Pour moi, je partage pleinement l'opinion de M. Spitzer, et je pense que même les linguistes qui étudient le sanscrit, le latin, etc., doivent accorder la plus grande attention aux langues modernes, en premier lieu naturellement à leur langue maternelle, car il est hors de doute aujourd'hui que l'observation des choses actuelles nous donne des renseignements sur le passé, tandis que la réciproque n'est pas toujours vraie. Cependant, il n'est pas possible à tous d'étudier une langue sur place. Mais alors les dictionnaires ne suffisent pas, parce que c'est surtout la valeur stylistique d'un mot qui nous met sur la voie de son étymologie. M. Spitzer, en vrai maître de la stylistique romane, insiste à plusieurs reprises et avec raison sur l'importance de ce point de vue, qui est encore assez négligé par beaucoup de linguistes. L'insuffisance des critères phonétiques et sémantiques est prouvée par des exemples comme le fr. *daron* « maître de la maison », qu'on a essayé d'expliquer par le croisement de *baron* et de *dominus*, en oubliant qu'il a en argot une valeur humoristique et va de pair avec *daronner* « ne rien faire ».

Pour que le hasard... vienne le plus souvent possible, on doit s'y préparer par une lecture continuelle, car c'est surtout en lisant qu'on trouve des étymologies. M. Spitzer proteste à bon droit contre la trop étroite spécialisation des linguistes. Il leur demande une culture générale très étendue dans les domaines les plus variés, comme l'histoire, le folklore, l'ethnographie, les sciences naturelles, l'histoire de la civilisation, la littérature, etc. Ces disciplines, dans un certain sens auxiliaires de la linguistique, nous donnent la connaissance des choses dont nous voulons expliquer les dénominations. Aux romanistes il recommande avant tout la *Faune populaire de la France* et la *Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, de E. Rolland, puis les études de MM. R. Riegler [1] et L. Sainéan [2] sur les noms et les appellations métaphoriques des animaux.

Il ne faut pas accorder trop d'importance à certaines méthodes, qui peuvent devenir des préjugés et par conséquent empêcher la découverte de la vérité. Surtout il est à éviter de concevoir l'étymologie d'un mot comme une espèce de problème mathématique,

1. *Das Tier im Spiegel der Sprache*, 1907.
2. *La création métaphorique en français et en roman*, Halle a. S. : I, 1905 ; II, 1907.

BDD-A17906 © 1925 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:21 UTC)

qu'on croit devoir résoudre à l'aide de formules telles que les lois phonétiques, et d'artifices tels que l'étendue géographique, la comparaison des plus anciens exemples, etc. Ces moyens sont, bien entendu, bons, à la condition de ne pas les employer trop rigidement; mais ils sont insuffisants, si l'intuition fait défaut. L'explication d'un mot doit être considérée comme quelque chose de provisoire et d'approximatif : quand on en trouve une autre, meilleure, on abandonne l'ancienne. Nous sommes cependant habitués à voir dans les étymologies de nos maîtres des faits définitifs, et cela explique pourquoi les dictionnaires étymologiques contiennent une foule de choses fausses qui sont là seulement parce qu'elles viennent de prédécesseurs vénérés. M. Spitzer se montre ici, comme d'habitude, un peu révolutionnaire et irrévérencieux à l'égard de la tradition : il admire, comme tout le monde, un J. Grimm, un Diez, un Ascoli, mais cette admiration ne l'empêche guère de distinguer le bon du mauvais. C'est la condition indispensable de tout progrès. Il demande par conséquent aux étymologistes d'examiner de nouveau chaque mot, même ceux dont l'étymologie paraît assurée. Ce nouvel examen avec de « nouveaux yeux » doit reposer sur une profonde connaissance de la question et sur une indépendance d'esprit illimitée. Il ne faut pas considérer le problème d'un seul côté, ni se retrancher dans une seule direction de recherches. M. Spitzer veut de l'éclectisme : que l'étymologiste combine les données de la géographie linguistique avec celles de l'histoire culturelle (dans le sens de M. Vossler) et celles de la phonétique, etc. Il est, on le voit, un peu... exigeant, mais c'est vers cet idéal que nous devons tendre, si nous voulons obtenir des résultats dignes d'être pris en considération. Comme modèles de cet éclectisme bienfaisant l'auteur cite les travaux étymologiques de M. Jud, surtout ceux qui traitent du fr. *son* (v. *Arch. Stud. n. Spr. u. Lit.*, CXXV, p. 109) et du fr. *dru* (v. *Archivum Romanicum*, VI, p. 313).

Un autre postulat est le suivant : les problèmes linguistiques ne peuvent être résolus qu'avec les moyens de la linguistique. Il faut renoncer à la recherche purement grammaticale ou purement phonologique. Et ici M. Spitzer se déclare une fois de plus partisan de la tendance, de plus en plus puissante, parce que défendue par des linguistes aussi dissemblables que MM. Schuchardt, Gilliéron, Vossler, qui accorde au sens du mot la priorité sur la phonétique. C'est sa signification qui donne la vie à un mot ; partant, quand il y a

BDD-A17906 © 1925 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:21 UTC)

conflit entre la phonétique et la sémantique, il faut préférer celle-ci. Les notions les plus diverses, même contradictoires, peuvent se toucher et s'influencer réciproquement dans notre esprit ; il faut chercher toujours en quoi consiste cette influence et ne pas la rejeter d'avance, parce qu'elle nous semble impossible. Si nous avons dans une langue deux mots identiques au point de vue formel, mais différents quant au sens, nous devons essayer d'abord de les faire remonter tous deux au même étymon, et c'est seulement après avoir échoué dans notre entreprise que nous devrons les considérer comme des mots différents. M. Spitzer approuve sans réserve ce principe formulé par M. Sperber dans son *Einführung in die Bedeutungslehre*, Bonn und Leipzig, 1923, p. 17. Théoriquement on ne peut rien dire là contre, surtout en face de preuves aussi irréfutables que l'identité, établie par M. J. Brüch dans *Zeitschrift f. rom. Philologie*, XXXVIII, p. 692, entre lat. *grumus* « cou » et *grumus* « noyau » (**deux** mots dans le *Dict. étym.* de M. Meyer-Lübke), entre roum. *a uĭta* « oublier » et *a se uĭta* « regarder » (v. la notice de M. Schuchardt, *Z. f. rom. Phil.*, XXXII, p. 472), entre fr. *gueules* « terme héraldique » et *gueule* (v. dans *Romania*, XLVIII, p. 559, l'article de M. Nyrop), etc. Mais d'après les préceptes mêmes de M. Spitzer l'importance de ce postulat ne doit pas être exagérée, parce que, autrement, il devient un obstacle : il ne faut pas chercher à tout prix une origine commune à des mots différents et seulement homophones. Un exemple tiré du roumain pourrait être éloquent. Dans la revue *Arhiva* (Iaşi), 1922, p. 430, et 1923, p. 219, j'ai considéré l'adj. *zburat* des expressions isolées *lapte zburat* et *brînză zburată* comme identique à l'ital. (*latte* et *cacio*) *sburrato* [1]. M. Spitzer croit au contraire (v. *Dacoromania*, III, p. 655) que *zburat* est ici le même mot que *zburat*, participe passé du verbe *a zbura* « voler » ; le développement sémantique reste cependant à trouver, car *brînză zburată* signifie « fromage qui se prépare par la coagulation artificielle et presque immédiate du lait ». On dit, en parlant de la préparation de cette sorte de fromage : *laptele se zboară* ; un berger, auquel j'ai demandé des renseignements, m'a expliqué cela par « le lait se presse, se coagule », c'est-à-dire justement l'opposé de « voler ». Un jeune philologue de Iaşi, M. C. Balmus, pense à une ellipse : *brînză zburată* = fromage préparé très vite, comme au vol.

1. *Sburrare* « toglier la parte burrosa, grassa » (v. Petrocchi, *s. v.*).

BDD-A17906 © 1925 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:21 UTC)

L'explication est ingénieuse, mais ne convainc pas ; car le seul parallèle qu'on pourrait invoquer, à savoir *mămăligă pripită* « polenta faite en hâte » (*a pripi* « presser, hâter »), n'est pas fort probant, parce que *a pripi* est un verbe transitif, tandis que *a zbura* est intransitif. Je ne crois plus avec autant de force qu'auparavant à mon étymologie ; mais l'identité entre les deux homonymes ne me semble aucunement assurée. Une autre possibilité d'expliquer *zburat* serait la suivante : il pourrait être le participe passé d'un verbe disparu aujourd'hui *a zbura* « rassembler, réunir » (cf. slav. *sŭbirati*, id.), de la même famille que roum. *sobor* « assemblée officielle de prêtres, concile ». Pour le sens, cf. roum. *a se strînge* « se presser », qui s'emploie aussi en parlant d'une foule d'hommes : *s'a strîns lume multă*. D'ailleurs, M. Spitzer lui-même cite des cas où le principe de M. Sperber n'est pas applicable.

Mais notre auteur recommande avec une rigueur semblable l'étude de l'aspect phonétique d'un mot, car les influences phonétiques sont souvent tout aussi compliquées que les sémantiques. C'est pour cela que même un atlas linguistique, quelle que soit sa valeur réelle, ne peut pas nous donner toujours toutes les informations sur la vie d'un mot : il reste assez de lacunes historiques et géographiques qui ne sont pas faciles à combler ; un dictionnaire étymologique souffre de ces défauts au plus haut degré. Le mieux serait un atlas cinématographique, comme dit M. Spitzer, en se souvenant du reproche « *linguistique à cinéma* » fait à M. Gilliéron par ses adversaires, et que M. Spitzer considère plutôt comme un titre de gloire. Dans quelle mesure peut être compliqué le développement phonétique d'un mot, cela est prouvé entre autres par la carte de l'*Atlas linguistique de la Corse* pour « le chas d'une aiguille » : *corona* > *cruna* > *gruna* > *runa* > *bruna* > *pruna*. On voit comment deux mots, aussi éloignés en ce qui concerne le sens, que *corona* et *pruna*, se sont influencés réciproquement. C'est que, dans l'histoire d'un mot, nous rencontrons assez souvent l'histoire d'un autre, et M. Spitzer constate que du principe reconnu à présent par tous les linguistes : chaque mot a sa propre histoire, découle logiquement celui-ci : l'histoire d'un mot est aussi l'histoire d'un autre — qui n'a peut-être de paradoxal que sa forme. Il insiste à juste titre sur le plus grand mérite de l'*Atlas linguistique de la France* et des études fondées sur lui, qui est de nous avoir montré quelle force productive possède la langue et combien l'expression **la vie de la langue** est vraie en

BDD-A17906 © 1925 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:21 UTC)

réalité. Et puisque cette vie est tellement intense, il faut essayer d'abord d'expliquer l'origine des mots obscurs par la langue elle-même, avant de recourir aux emprunts. M. Spitzer cite des exemples de diverses langues romanes pour démontrer la vérité de ce principe. On a été et l'on est encore trop enclin à reconstruire des étymons latins qui n'ont jamais existé, au lieu de chercher l'explication dans les moyens propres de la langue étudiée. L'application de cette norme aura pour conséquence une diminution des étymons latins dans nos dictionnaires d'étymologie romane, mais d'autre part une augmentation de chaque article. On voit déjà que le dictionnaire de M. Meyer-Lübke est supérieur à celui de Körting par le seul fait que le nombre de ses articles est moindre. On ne saurait trop protester contre la tendance à reconstruire, que les romanistes ont empruntée aux indo-européanisants, et qui semble actuellement sévir de nouveau dans les ouvrages, d'ailleurs pleins de mérite, de certains linguistes. Cf. pour le roumain les études de M. G. Giuglea : *Cuvinte şi lucruri* dans la *Dacoromania,* II, et *Crîmpeie de limbă şi viaţă romînească*, *ibid.*, III. Si le roman doit être préféré au latin quand il s'agit d'expliquer un mot obscur, le latin est préférable aux langues étrangères : il faut faire appel au germanique, au gaulois, etc., seulement après avoir essayé de trouver une étymologie latine. Par exemple, v. fr. *serdre* « coire », que M. Tilander a rapproché du germ. *serten*, est en réalité le fr. dial. *cerdre* (= lat. *cernere*, avec un sens obscène [1]). C'est surtout l'argot qui nous montre que la possibilité de former des mots nouveaux, au premier abord extraordinaires pour nos conceptions de la langue, ne connaît pas de limites. M. Spitzer recommande l'étude attentive des faits linguistiques actuels spécialement aux jeunes savants, qui trop souvent se laissent entraîner par les problèmes ardus du pré-roman et du roman commun. Ce conseil ne peut qu'être approuvé, car les questions difficiles réclament une préparation qui n'existe pas toujours chez les jeunes gens.

L'éclectisme que M. Spitzer demande aux étymologistes dans la méthode (v. ci-dessus) doit être étendu au recueil des matériaux. Les dialectes et les patois contiennent, comme nous l'avons vu dans les atlas linguistiques publiés jusqu'à présent, une richesse immense

1. Les dernières recherches dans le domaine du roumain, p. ex., ont fait voir que le nombre des éléments latins est plus grand qu'on ne l'admettait auparavant.

BDD-A17906 © 1925 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:21 UTC)

de mots et de formes. Mais il ne faut pas se limiter à l'étude exclusive des patois. La langue des diverses classes sociales et la langue littéraire, qui est trop peu étudiée, sont aussi des **langues** ; par conséquent, elles peuvent nous renseigner sur la vie d'une langue autant que n'importe quel idiome populaire, même plus que celui-ci. L'auteur loue MM. Bally et Vossler, qui accordent la plus grande attention à la langue des poètes, des orateurs, etc., c'est-à-dire à la langue des intellectuels. La documentation la plus large en matière d'étymologie est recommandable, non seulement parce qu'elle nous conduit à la découverte de la vérité, mais aussi parce qu'elle peut nous empêcher de faire trop de combinaisons. M. Spitzer pense ici à l'amour exagéré des étymologistes pour des rapprochements entre des mots appartenant aux langues les plus différentes : il nous conseille une prudence extrême quant aux coïncidences (parce qu'elles sont dans la plupart des cas purement fortuites) entre une langue indo-européenne et une langue finno-ougrienne, par exemple. N'oublions pas le principe de la linguistique indo-européenne : comparer des radicaux, non des mots entiers, qui est plus applicable encore aux langues modernes. C'est pour cela que, lorsqu'on veut établir l'étymologie d'un mot, il faut en détacher le suffixe, le préfixe, les désinences pour avoir le thème pur, et ensuite chercher l'origine. Les exemples, négatifs et positifs, cités par M. Spitzer sont éloquents.

Autre règle étymologique : entre deux explications il faut choisir la plus simple. Les procédés employés par la langue ne sont pas toujours simples, au contraire ; mais on a certainement exagéré la complication des faits linguistiques, et pour cela on recourt d'habitude à des explications trop ingénieuses et peu convaincantes. Les linguistes se laissent facilement entraîner par leur goût pour l'ingéniosité et pour la complexité (car c'est ici qu'ils peuvent le mieux montrer leur science et leurs qualités personnelles) et attribuent trop souvent à la langue leur propre ingéniosité. Il y a, bien entendu, des catastrophes dans la langue tout aussi bien que dans la vie ; mais, si une explication plus simple se présente à notre esprit, nous devons lui donner la préférence. M. Spitzer nous conseille d'être sceptiques envers les étymologies compliquées, même lorsque nous n'en trouvons pas pour le moment une autre qui soit plus simple. La grande quantité de connaissances d'un étymologiste peut lui être fatale, s'il se laisse dominer par elle et s'il veut en faire

BDD-A17906 © 1925 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:21 UTC)

parade. Cette remarque n'est pas en contradiction avec la recommandation, déjà mentionnée, de posséder l'information la plus riche possible. L'étymologiste doit avoir de la science, mais aussi du tact, cet élément personnel impondérable, qui lui dit quand il a raison et quand il se trompe. Une étymologie exacte nous convainc au premier abord, elle saute aux yeux, parce qu'elle est comme la lumière. M. Spitzer nous cite des étymologies où tous les processus envisagés, pris isolément, sont possibles et dont l'ensemble est cependant invraisemblable. Un savant sent, un autre ne sent pas s'il y a dans l'explication quelque chose qui ne marche pas, un « Haken », comme disent les Allemands. Du moment qu'on a l'impression qu'un petit détail n'est pas dans l'ordre, l'étymologie, tout en satisfaisant les lois phonétiques ou morphologiques, n'est pas, ne peut pas être bonne. L'auteur nous parle de lui-même : toutes les fois que ses propres étymologies avaient un vice, dont il voulait amoindrir l'importance, elles étaient fausses. Ce sens particulier vient du génie, et à ce point de vue l'étymologiste ressemble à l'artiste ; l'étymologie est un art et par conséquent elle ne peut pas être soumise à des règles, à des formules trop étroites, trop sévères. Art et science à la fois : il n'est pas facile de remplir ces conditions, surtout pour les jeunes linguistes. En bon logicien M. Spitzer finit son article par ce conseil adressé aux commençants : ne faites pas d'étymologie.

Je me suis efforcé de reproduire fidèlement les idées principales de cette étude, qui me semble résumer d'une manière heureuse l'état actuel de notre science étymologique et en même temps ses tendances pour l'avenir. Il est impossible de ne pas reconnaître, du moins dans les lignes générales, la justesse des observations et des principes de M. Spitzer. C'est pour cela que j'ai cru utile d'appeler l'attention sur cet article, publié dans une revue qui n'est pas très accessible. Le mieux est naturellement de lire et étudier l'article même, car ceux qui connaissent M. Spitzer savent que ses recherches ne peuvent être résumées, surtout exactement résumées.

Iaşi. IORGU IORDAN.

BDD-A17906 © 1925 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:00:21 UTC)